

HANSENS (*Edmond-Winnie-Victor*), Capitaine en 1^{er} au 11^e régiment de ligne, Agent supérieur de l'Association Internationale du Congo (Furnes, 25.7.1843-Vivi, Congo belge, 28.12.1884).

Admis à l'École Militaire le 1 mars 1860 et nommé sous-lieutenant le 22 mars 1862, Hanssens est désigné pour le 11^e régiment de ligne; le 3 juillet 1867 il est nommé lieutenant. Il entre à l'École de Guerre en 1871 et y conquiert le brevet d'adjoint d'état-major en 1875. Nommé capitaine en 1876, il est désigné comme répétiteur du cours d'art militaire à l'École Militaire.

En 1881, Hanssens offre ses services au Comité d'Études du Haut-Congo, qui les agré; il est détaché provisoirement à l'Institut cartographique militaire et fin janvier 1882 il s'embarque pour l'Afrique.

Le 5 mars, il touche Banana et, avec ses compagnons de voyage, les lieutenants Joseph Vandevelde, Nillis et Grang, il remonte le fleuve jusqu'à Vivi.

Ici commence — et s'achèvera — une carrière coloniale d'une extraordinaire richesse de réalisations.

Dès le début, la puissante et noble personnalité de Hanssens se dégage; chaque jour elle s'affirmera davantage; elle rayonnait dans tout son éclat quand la mort, bien prématurément, y mit un terme.

C'est le 4 juillet 1882 que Stanley rencontre Hanssens à Vivi. Le grand explorateur descendait à la côte pour embarquer vers l'Europe et y prendre le repos que réclamait son état d'épuisement. Il remet au Dr Pechuel-Loesche, qui avait été désigné par Bruxelles, les pouvoirs qu'il détenait, mais il confie à Hanssens le commandement de la région du Bas-Congo.

L'autorité du capitaine Hanssens s'étendait de Vivi à Léopoldville et sa mission consistait essentiellement à organiser la région des Cataractes, en vue du meilleur et du plus rapide acheminement des ravitaillements vers Léopoldville.

L'accomplissement de cette mission amène Hanssens, le 3 septembre 1882, à Léopoldville. Il y constate une situation déplorable. Le Dr Pechuel-Loesche, remplaçant intérimaire de Stanley, et le capitaine Braconnier, chef du poste, sont tous deux malades; les relations avec les indigènes sont plutôt mauvaises; le chef N'galiema, de la bonne volonté de qui dépend le ravitaillement, ne se montre plus à la station, et ses sujets de N'Kitamo n'apportent plus de vivres; bref, la famine menace la station; le moral est bas. Hanssens présent, telle situation ne pouvait perdurer. En effet, le capitaine Hanssens possédait au plus haut degré le don du commandement. Tous ceux qui partageront ses travaux s'accordent pour lui reconnaître un bel équilibre mental et physique qui se traduisait par une égalité d'humeur inaltérable et une jovialité de bon aloi. Généreux et bon, il avait dans ses rapports avec ses subordonnés des mots qui allaient au cœur. Il avait l'aspect imposant; sa voix sonore, sa belle barbe pleine impressionnaient les indigènes et son franc sourire lui gagnait leur cœur.

Très cultivé et possédant, avec un jugement sain, un sentiment très élevé du devoir, l'avenir de l'entreprise du Roi était sa préoccupation la plus pressante.

Il jugea tout de suite qu'un Pechuel-Loesche pouvait tout compromettre.

Ce docteur allemand apparaît dans les relations de l'époque sous des dehors assez énigmatiques; certains n'hésitent pas à voir en lui un agent de désorganisation conscient; d'autres le considèrent simplement comme un être faible, timoré, ridicule; tous cependant sont d'accord pour voir en lui un homme néfaste à l'œuvre qu'il devait servir.

Le Dr Pechuel-Loesche ayant réuni un

conseil pour discuter de la situation qu'il considérait comme désespérée, Hanssens feint d'épouser son point de vue et lui suggère de rentrer en Europe pour l'exposer au Comité d'Études.

Pechuel-Loesche accueille la suggestion avec empressement et remet à Hanssens ses pouvoirs, non sans lui faire promettre au préalable qu'en son absence rien ne serait entrepris. Hanssens, avec un sourire à peine dissimulé, accepte et embarque le personnage.

Désormais libre de ses mouvements, Hanssens examine la situation. Les projets du Comité d'Études lui sont inconnus; ce n'est qu'à l'arrivée de Coquilhat, et par lui, qu'il apprendra ce qu'on pense et ce qu'on projette à Bruxelles. Il est même dépourvu d'instructions générales. Mais Hanssens n'est pas homme à plétiner sur place. Il jette un regard derrière lui: les postes de la région des Cataractes sont tous en bonnes mains; devant lui, le Haut-Congo est là non occupé et objet des convoitises du voisin. C'est vers lui que Hanssens va diriger ses efforts.

Malheureusement, ses moyens sont singulièrement modestes.

L'*En-Avant* est immobilisé: une pièce essentielle de la machine a disparu et ne se retrouvera qu'au retour de Stanley à Léopoldville. Il ne reste comme embarcation disponible qu'une baleinière, l'*Eclaircur*. Il faut brûler d'une foi extraordinaire dans le succès pour oser tenter l'aventure avec de tels moyens.

Hanssens arrête son programme et, sans désespérer, le met à exécution.

Il envoie Braconnier prendre un repos à la côte et le remplace à Léopoldville par le sous-lieutenant Grang; il met en chantier la construction d'une route entre Manianga et Léopoldville; il renoue les relations avec le chef N'Galiema, dont l'arrogance va jusqu'à exiger qu'un otage blanc réside à Kitamo pendant la durée de ses visites chez Hanssens; il décide de constituer à M'Suata, chez le brave chef Gobila, un dépôt de vivres et de matériel pour ravitailler les futures stations du Haut Fleuve. Ses arrières assurés, le Bas-Congo et Léopoldville ne réclamant plus sa présence, le 13 octobre 1882, le capitaine Hanssens embarque sur l'*Eclaircur*, accompagné d'un agent, Boulanger, et de onze Zanzibarites.

Le 17 octobre, il est à M'Suata, où commande le lieutenant Janssens; il y renforce son escorte par le prélèvement sur la garnison d'une douzaine de Zanzibarites et il remplace provisoirement Janssen, qui a préparé le voyage vers le Haut, par Boulanger.

Le 23 octobre, l'*Eclaircur*, escorté de deux pirogues, se dirige vers le Haut. Le 24, il est devant l'embouchure du Kasai et le 27 devant Tshumbiri. Depuis trois jours, les populations riveraines devant lesquelles on défilait manifestaient les sentiments les plus agressifs. Enfin, le 30, l'expédition touchait Bolobo, résidence du grand chef des Bayanzi. Après une dizaine de jours de pourparlers, le chef Kuka des Bayanzi signa un traité plaçant ses terres et leurs populations sous le drapeau de l'Association. Les équipages de la flottille entamèrent immédiatement la construction d'un poste.

On reste étonné du rapide succès obtenu par Hanssens chez les Bayanzi, population particulièrement turbulente, quand on retient qu'il aborda Bolobo, descendant d'une modeste allège montée par huit rameurs, escortée de deux pirogues et six pagayeurs. Pour s'imposer à ces foules primitives, défilantes et brutales, la personnalité de Hanssens suffisait: leur attention se concentrait sur lui, elles oubliaient de constater que son escorte était bien faible et que lui-même n'était pas armé.

Le ravitaillement emporté touchant à sa fin, Hanssens renvoie l'*Eclaircur* à Léopoldville pour y prendre des charges et amener à Bolobo le lieutenant Orban, désigné pour prendre le commandement de la nouvelle

station.

Le 22 décembre 1882, il est rejoint par le lieutenant Coquilhat, arrivé récemment d'Europe, qui le met au courant des vues du Comité d'Études du Haut-Congo et des projets de création de stations à l'Équateur et chez les Bangalas.

Ces nouvelles enchantent Hanssens, qui prend ses dispositions pour regagner Léopoldville et y organiser l'expédition que demande le Comité d'Études.

À la descente, il conclut des traités avec les indigènes de l'embouchure du Kasai et y acquiert le terrain nécessaire à l'édification du poste de Kwamouth.

En moins de trois mois l'autorité nominale de l'Association avait été portée à plus de 300 kilomètres en amont du Stanley-Pool et les portes du bassin du Kasai lui étaient acquises.

En débarquant à Léopoldville, au début de janvier 1883, Hanssens apprend le retour inattendu au Congo de Stanley et sa désignation par celui-ci au commandement de la zone comprise entre l'Atlantique et le Stanley-Pool, celle-ci comprenant la totalité du bassin du Kwilu-Niari.

Hanssens se met aussitôt en route. Il rencontre Stanley à Manianga, où il reçoit ses instructions comportant le rattachement de Manianga à l'expédition Kwilu-Niari, partie de Vivi le 13 janvier sous les ordres du capitaine Grant-Elliott et qui a comme base Isangila.

L'opération répondait à une grave préoccupation du Roi. Les prétentions portugaises menaçaient de priver les territoires de l'Association de leur débouché naturel vers l'Océan; si elles prévalaient il fallait que l'Association fût assurée par une occupation effective de la possession de l'exutoire plus septentrional que constituait le Loango.

Le colonel Van Gèle, qui fut un des lieutenants et le continuateur de Hanssens dans sa mission d'occupation du Haut-Congo, consacre à son ancien chef quelques pages dans lesquelles débordent les sentiments de haute estime et d'affection qu'il nourrissait à son égard et qui mettent en lumière le rôle éminent du capitaine Hanssens au cours de la période de constitution du nouvel État africain.

« La mission du capitaine Hanssens », écrit Van Gèle, « était extrêmement délicate, car il fallait longer la zone concédée à M. de Brazza par les chefs Bateke et, sans froisser les sentiments de l'expédition française, tâcher d'obtenir la priorité dans l'octroi des traités de cession. L'importance politique de cette démarche justifie le choix de Stanley. Le capitaine belge était l'homme qui convenait pour accomplir avec succès cette tâche ingrate et pleine d'écueils. Son talent, son profond sens politique, son expérience et son habileté à résoudre des situations difficiles devaient faire miracle. »

Stanley, dans son ouvrage « Cinq années au Congo », lui consacre ces lignes :

« Le capitaine Hanssens semblait avoir endossé, pour venir en Afrique, cette armure qui rend l'homme invincible à tout: le courage moral. Chargé de conduire une expédition et de fonder des stations dans des régions inconnues, il faisait ses préparatifs avec une célérité et une sûreté étonnantes, pensant à tout, n'omettant rien, veillant à ce qu'il ne manquât ni une carabine ni une aiguille; et quand il se mettait en route, l'aspect martial de son escouade était le gage du succès qui l'attendait. » (Lieutenant-colonel Van Gèle: « Le capitaine Hanssens », *Flambeau*, n° 30, avril 1936.)

Accompagné du lieutenant Harou, Hanssens s'enfonça à l'intérieur, dans un pays où tous les obstacles semblent avoir été entassés pour arrêter la marche; à ceux-ci s'ajoute l'hostilité des populations. Hanssens tourne ou domine tout ce qui s'oppose à sa progression. Il quitte Manianga le 23 février 1883 et, à travers la forêt, sans route

tracée, presque sans vivres, il atteint le Niadi à Kindamba; quatre jours plus tard, le 2 avril, il opère sa jonction avec Destrain, à Stéphanieville; remontant le Niadi, il fonde le poste de Philippeville, à la limite des territoires concédés à de Brazza. Sur le chemin du retour, à N'Guda, il est attaqué par les indigènes et blessé au pied par un projectile de fusil à pierre. L'ardent dévouement de ses hommes le dégage de la mêlée. Le 20 mai, il rentre à Manianga et descend à Boma faire soigner sa blessure. A peine rétabli il remonte dans le Haut-Niadi conclure des traités avec les chefs indigènes et fonde le poste de Mukumbi, sur le trajet Manianga-Philippeville. Il en confie le commandement à Casman.

L'expédition du Kwilu-Niari fut exécutée avec une célérité peu commune; ses résultats, bien exploités, furent d'une importance de premier ordre. En effet, la conquête de ces territoires mettait entre les mains de l'Association le gage qui lui permit de résoudre le problème, vital pour elle, du libre accès à l'Océan. Elle ne fit l'objet que de peu de commentaires, car elle apparut vite comme n'étant qu'une habile manœuvre dans une action diplomatique. L'occupation de la région fut brève, puisqu'elle cessa après la conclusion des accords de 1885 avec le Portugal et la France.

Sans vouloir minimiser la part que prirent à cette expédition les Grant-Elliott, Destrain, Vandevelde, etc., on peut dire que les résultats qui la couronnèrent sont dus, en ordre principal, à la brillante intervention de Hanssens.

L'année 1883 s'achève pour Hanssens dans les multiples préoccupations de l'organisation des territoires placés sous son commandement. Pendant que le capitaine Hanssens assurait les arrières, Stanley avait entrepris deux grands voyages dans le Haut-Congo. Une station avait été fondée à l'Equateur, une autre aux Stanley-Falls. Entre ces deux points l'occupation — qui s'avérait difficile — restait à réaliser; à Bruxelles comme en Afrique, on estimait qu'il y avait urgence à l'entreprendre; mais Stanley, épuisé, souffrant du foie, sentit la nécessité de rentrer se reposer en Europe et de passer la main. Tout désignait le capitaine Hanssens pour reprendre la direction des opérations dans le Haut-Congo.

Assurément, Hanssens, à ce moment, n'avait pas l'expérience des choses du Haut que Stanley avait si durement acquise, mais à un plus haut degré que celui qu'il allait remplacer, il possédait l'art de s'attacher les cœurs et de susciter les dévouements.

A l'appel de Stanley, Hanssens quitte Manianga et retrouve à Léopoldville, le 15 février 1884, l'illustre explorateur.

Celui-ci lui dit que son état de santé ne lui permet pas de reprendre la route des Falls; que c'est à lui, Hanssens, qu'il appartiendra d'ouvrir définitivement à la civilisation la partie du Fleuve qui s'étend du poste extrême fondé aux Stanley-Falls, à la station de l'Equateur.

Hanssens, sans tarder, organise son expédition. Celle-ci comprendra trois petits vapeurs, jaugeant ensemble une vingtaine de tonnes; l'*En-Avant*, l'*A. I. A.* et le *Royal*; quelques allèges compléteront la flottille qui embarquera sept Européens: le capitaine Hanssens, Wester, Amelot, Drees, Guérin, Courtois et Nicholls, une cinquantaine de Noirs et une grande quantité de marchandises et de ravitaillement.

Le départ de Léopoldville a lieu le 23 mars 1884.

Après un arrêt à M'Suata, où les indigènes pleurent encore la mort de l'ancien chef de poste, le lieutenant Janssen, accidentellement noyé dans les flots du Congo, Hanssens rencontre le 29, près de Kwamouth, Pierre de Brazza; entrevue cordiale qui ne détourne pas Hanssens de ses intentions d'atteindre au plus tôt la région des

Bangalas.

Le 3 avril, l'expédition atteint Bolobo, où le lieutenant Liebrechts a fait des Bayanzi des collaborateurs dévoués. Hanssens ne s'y attarde pas. Il reprend la navigation, fonde le poste de N'Gandu et, entre Bolobo et Equateurville, conclut avec les chefs des traités qui étendent à leurs territoires la souveraineté de l'Association.

Le 17 avril, Hanssens amarre sa flottille à la rive d'Equateurville, où il retrouve Van Gèle et Coquilhat, qui, en dix mois, ont fait de ce poste une station modèle. Son arrivée y est fêtée par les Blancs et les Noirs.

Le personnel du Haut-Congo, en effet, sachant Stanley en route vers la côte, se demandait, non sans une certaine inquiétude, quel serait le chef qui les conduirait en son absence. La désignation de « N'Sassi » — nom indigène de Hanssens — les combla de joie.

Van Gèle et Coquilhat, en traitant de la situation de la région, exposent à Hanssens le vif désir qu'ils éprouvent de partir en exploration vers l'Ubangi pour y relever le confluent et le cours inférieur de la rivière signalée par Stanley en 1877, vers la rive occupée par les Ubangi.

Hanssens, qui dispose de l'*En-Avant*, décide d'effectuer immédiatement la reconnaissance. Le 19 avril, la petite expédition, composée de Hanssens, du lieutenant Van Gèle, du pharmacien Courtois, de Guérin et du mécanicien Amelot, tous Belges, se met en route. L'équipage comprend dix Zanzibarites et un indigène de l'Equateur qui servira d'interprète.

L'*En-Avant*, après trois jours de pénible navigation dans un dédale d'flots, rencontre enfin des pêcheurs qui consentent à piloter le bateau jusque dans les eaux de l'Ubangi; c'était le 21 avril 1884.

On côtoie la rive droite; bientôt la berge se couvre d'indigènes, qui ne manifestent que de la surprise. Après avoir navigué sur une distance d'environ 40 kilomètres, l'*En-Avant* accoste au village de Bisongo. La rive fourmille d'indigènes en armes. Hanssens, accompagné de l'interprète et suivi des autres Blancs, descend à terre le premier en caressant sa barbe d'un geste familier. L'interprète communique à la foule les intentions du grand chef blanc qui les visite; la foule approuve et quelques heures après le chef Makoko fait avec Hanssens l'échange du sang. Tous deux passent ensuite un traité contresigné par Van Gèle, Courtois et Amelot, qui assure à l'Association le protectorat des deux rives de l'Ubangi. Cette prise de possession des deux rives de l'Ubangi avait, du point de vue de la détermination ultérieure des limites des possessions respectives de l'Association et de la France, une importance majeure. Et cependant, on omit d'en tirer argument au cours des longues et pénibles négociations de l'établissement du traité de délimitation de cette région du Congo. Cette inexplicable omission fit qu'on amorca la frontière à un point de la rive du Congo situé en amont de l'embouchure de l'Ubangi.

Hanssens n'avait-il pas donné à cette prise de possession une suffisante publicité?

Le 25 avril 1884, dans une lettre que *Le Congo Illustré* de 1892 a publiée, Hanssens expose qu'en traitant avec le chef Makoko il s'assurait le protectorat sur le territoire d'Iranga et de l'Ubangi rive gauche, « point intéressant, commandant la sortie d'un affluent considérable qui était renseigné sur les cartes comme existant *probablement*, mais de l'existence *réelle* duquel, écrivait-il, j'ai pu m'assurer, puisque j'ai pénétré à plusieurs lieues à l'intérieur. L'affluent porte vers sa jonction avec le Congo le nom de M'Bundja » (qui fut altéré plus tard en N'Kundja).

Le 11 mai 1884, Hanssens expédiait à l'Administrateur Général, sir Francis de

Winton, rapport sur la visite des postes et les reconnaissances qu'il avait effectuées jusqu'à cette date. Ce rapport donnait une relation complète et précise de la reconnaissance du Bas-Ubangi et il est certainement arrivé à Bruxelles, car trois mois plus tard — le 11 août — le « Mouvement géographique » annonçait, sur communication de l'Association, l'occupation de l'Ubangi par Hanssens.

Ce n'est pas la faute de Hanssens si, après sa mort, la découverte qu'il avait faite de l'Ubangi ne fut pas exploitée à fond, et il reste que ce qu'elle a procuré à l'Etat Indépendant du Congo est d'une valeur inestimable.

Rentré à la station de l'Equateur, Hanssens y achève minutieusement les préparatifs de son expédition chez les Bangalas.

Le lieutenant Coquilhat, dont le choix s'indiquait en raison de la connaissance qu'il avait de cette population, pour avoir participé avec Stanley, en janvier 1884, à une tentative d'occupation, devait l'accompagner et, en cas de succès, prendre le commandement de la nouvelle station.

Prévenu par l'échec de Stanley des difficultés que présente l'occupation qu'il projetait, Hanssens ne néglige aucune chance. Il recueille avec le plus grand soin, descendant dans les moindres détails, toutes les informations susceptibles de lui faciliter la tâche.

Amplement documenté sur le caractère des chefs bangalas, sur les mobiles particuliers qui animent chacun d'eux, sur l'esprit des populations et sur les moyens propres à se concilier tout le monde, Hanssens, après avoir complété le personnel de l'expédition par quatre natifs de l'Equateur qui lui serviront d'interprètes et d'informateurs, lève l'ancre et vogue vers le Haut.

Le 27 avril 1884, la flottille accoste à Lulonga. Très rapidement, Hanssens parvient à dissiper la froideur et la défiance que les populations avaient manifestées lors du passage de Stanley, et c'est presque avec enthousiasme que les chefs finissent par signer des traités.

Le 4 mai 1884, on est en vue de Makanza, résidence du chef Iboko des Bangalas. Rares sont les indigènes qui accourent à la rive, mais toute la population, dissimulée derrière les huttes, observe avec mauvaise humeur et défiance les bateaux qui approchent.

Après qu'un interprète, muni de quelques cadeaux, eut atterri et annoncé que ce n'était pas Stanley qui allait aborder, la rive se peuple d'hommes en armes, de femmes, d'enfants, attentifs et silencieux. Hanssens, résolu à vaincre l'apparente indifférence des Noirs à son égard, descend à terre le premier, n'ayant pour toute arme que sa pipe et sa blague à tabac; il fend la foule sans paraître remarquer l'appareil guerrier de certains groupes, et se dirige vers le quartier du chef; il l'aperçoit et l'aborde en lui prenant la main qu'il secoue vigoureusement. Le vieux chef, interloqué, contemple cette figure ouverte, souriante, respirant la bonté; il est séduit et dit: « Soyons frères de sang ».

La cérémonie eut lieu sur-le-champ, chacun des Européens descendus à la suite de Hanssens prenant parmi les notables un frère de sang.

Le traité plaçant le territoire d'Iboko sous la souveraineté de l'Association fut signé le 7 mai. Cependant, il fallut encore trois jours de laborieuses tractations pour régler la question de l'établissement d'un poste à Iboko; Hanssens n'enleva la décision qu'en menaçant le chef d'aller s'installer chez les Mobeka, tribu ennemie d'amont, et en simulant un départ.

Le 11 mai, Hanssens redescend à l'Equateur pour renouveler et compléter ses approvisionnements en vue de son voyage vers les Stanley-Falls. Le 24, il est de retour à Iboko, où il retrouve Coquilhat, qui métho-

dignement organisent son installation.

Ce n'est pas sans appréhension sur le sort et l'avenir du vaillant officier qu'il abandonne avec de bien piètres moyens, au milieu de 30.000 anthropophages, que Hanssens, le lendemain, fait ses adieux à Coquilhat et s'embarque pour le Haut.

Le voyage débute par une brève reconnaissance de la rivière. Mongala, le chef Mobeka installé près de l'embouchure, signe un traité acceptant le drapeau de l'Association.

Le 4 juin 1884, l'expédition atteint l'itim-biri, qu'elle remonte sur un parcours de 15 kilomètres.

Le 21 juin, on est à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi. Un poste de trois Haoussas y est établi. Mais le pharmacien Courtois est atteint d'hématurie et, malgré les soins empressés de ses compagnons, il succombe le 26 juin.

L'expédition endeuillée atteint enfin les Falls le 3 juillet. Hanssens y trouve le chef de poste Binnie, qui y réside depuis la visite de Stanley, en décembre 1883; la situation au poste est bonne. Binnie, au cours de ces sept mois, s'étant acquis l'affection des indigènes. Le lieutenant suédois Wester et Amelot, qui lui restera adjoint, remplaceront Binnie, que Hanssens ramènera vers la côte.

Le 11 juillet 1884, Hanssens quitte les Falls; il descend le fleuve en longeant la rive gauche et pénètre dans le Lomani. Là encore il conclut avec les indigènes des traités qui assurent à l'Association la souveraineté sur d'immenses régions.

Le 19 juillet, il accoste à Iboko, où la situation est tendue, les indigènes ne pouvant comprendre que Hanssens ait fait l'échange du sang avec leurs ennemis, les Mobeka. Avec calme, franchement, énergiquement, il leur fait comprendre que le Blanc recherche l'amitié de tous les Noirs, mais qu'en aucun cas il ne s'alliera avec une tribu quelconque contre une tribu rivale. Cette déclaration impressionne désagréablement les gens d'Iboko, car elle détruit un espoir qu'ils nourrissaient depuis l'arrivée du Blanc chez eux, celui de bénéficier de sa force dans les entreprises de brigandage auxquelles ils se livraient. Devant leur déception, Hanssens, pour prévenir une réaction brutale dont eût pu pâtir la jeune station, décide d'y résider quelques jours.

C'est au cours de ce séjour à Iboko que le capitaine Hanssens reçut une lettre autographe du Roi, lui faisant part, notamment, de la haute importance qu'il attache à la prompt création d'une station chez les Bangalas.

Le 22 juillet 1884, Hanssens lève l'ancre pour regagner Léopoldville; il y arrive le 6 août, après une absence de 136 jours.

Le bilan des résultats de l'expédition toute pacifique qu'il vient de terminer est impressionnant.

Partant de Léopoldville, Hanssens a établi deux postes, l'un à Mubimo, près de Tshumbiri, l'autre à Gombe, face à l'embouchure de l'Ubangi; il a découvert avec Van Gèle et acquis les rives de cette embouchure; il a conclu des traités qui assurent à l'Association des concessions à N'Ganchu, Lisangu, Liranga et Lulonga; poursuivant sa marche plus en avant, il a occupé les Bangalas; il a fait recevoir le drapeau bleu étoilé d'or à Mobeka, à M'Pesa, Irengé, Upoto, Bumba, Yambinga, Ibembo, Monongeré, Isangi; il a découvert la Mongala; il est parvenu à établir un poste à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi. Cette somme de réalisations obtenues en moins de cinq mois, avec des moyens parfois dérisoires, suffirait pour assurer au capitaine Hanssens une place de choix au premier rang des Belges qui servent au Congo la cause de la civilisation.

A son arrivée à Léopoldville, Hanssens y

recontre sir Francis de Winton, l'Administrateur Général de l'Association. Il lui demande et il obtient l'envoi d'urgence de ravitaillement et de renforts pour les Bangalas. Puis il reprend la route du Haut, pour assurer par de nouveaux traités les droits de l'Association sur tout le territoire qui s'étend entre Kwamouthi et Bolobo.

C'est à Bolobo, chez le lieutenant Liebrechts, que lui parvient d'Europe, le 18 octobre 1884, l'annonce de sa nomination de Chevalier de l'Ordre de Léopold. Hanssens est le premier officier belge auquel cette flatteuse distinction est décernée pour services en Afrique. Il fut sensible à l'honneur qui lui était échu, mais sa nature généreuse lui fait prendre immédiatement la plume pour écrire à Coquilhat :

« Je viens d'être nommé chevalier de l'Ordre de Léopold par arrêté du 19 juillet. C'est la création des Bangalas qui m'a valu cette distinction. Je vous renouvelle à cette occasion mes remerciements pour l'assistance intelligente et dévouée que vous m'avez prêtée dans cette affaire; sans vous je n'aurais jamais réussi; c'est donc à vous que je dois ma croix, mon cher camarade, et vous avez votre part dans le ruban que le Roi vient de placer à ma boutonnière. »

Coquilhat, commentant cette noble lettre, se hausse à la grandeur de son chef en écrivant :

« Ce digne chef qui prend pour lui seul les responsabilités veut partager les honneurs avec ses subordonnés. C'est de sa part un acte de grande indulgence et de grand cœur. »

Et Van Gèle, leur compagnon à tous deux, dont l'âme est imprégnée des mêmes sentiments, s'émeut à leur voix et dit :

« Ne croirait-on pas entendre deux hommes de Plutarque? »

Quittant Bolobo, Hanssens se dirige vers Lukolela et Irebu; il s'engage dans le chenal qui relie le fleuve au lac Tumba, en fait la circumnavigation, puis remonte à l'Equateur, où il retrouve Van Gèle, qui lui fait une description enthousiaste des richesses agricoles du pays bakanga situé sur la rive droite du fleuve, en face de la station.

« Allons ensemble occuper ce pays, dit Hanssens, et y faire flotter le drapeau de l'Association. »

En moins d'une semaine l'occupation fut réalisée et tout le territoire entre l'Ubangi au Sud, l'Iboko au Nord, rattaché au domaine de l'Association.

En rentrant à Equateurville, Hanssens y trouve un message de sir Francis de Winton; l'Administrateur Général l'invitait à rentrer à Léopoldville.

Hanssens y arrive le 31 octobre 1884, accompagné de Liebrechts, qu'il a pris à Bolobo.

Tous les Européens, la garnison en armes, les indigènes sont rassemblés devant le débarcadère. Intrigués, Hanssens et Liebrechts descendent à terre et se dirigent vers le groupe d'Européens; le colonel sir Francis de Winton s'en détache et donne lecture de l'arrêté royal décernant la Croix de l'Ordre de Léopold au capitaine Hanssens. Le capitaine Zboinski, sortant des rangs, attache le bijou sur la poitrine de Hanssens, pendant que les troupes présentent les armes. Les acclamations montent de toutes parts : Léopoldville fête et honore le pionnier qui s'est imposé à l'admiration de tous et qui a conquis tous les cœurs.

Le 3 novembre, on apprend à Léopoldville que l'Association, à la demande du Roi d'Italie, a décidé d'envoyer une expédition chez les Basokos pour tenter la délivrance de l'explorateur italien Casati, capturé par les riverains du Nepoko, au retour d'une campagne au Soudan. Immédiatement Hanssens envisage d'en prendre le commandement. Mais trois jours plus tard, à l'issue d'un entretien avec sir Francis de Winton,

il annonce aux agents placés sous ses ordres, sans toutefois dévoiler les motifs de sa détermination, qu'il compte rentrer en Belgique par la malle portugaise quittant Banana le 17 novembre.

Il partage son commandement en deux régions : il confie la première, qui s'étend du Pool à l'Equateur, à Casman, qui remplacera Van Gèle à Equateurville; celui-ci prendra le commandement de la seconde région, qui de l'Equateur va jusqu'aux Falls. Ces dispositions prises, il quitte Léopoldville le 8 novembre.

Que s'était-il passé?

Ce serait singulièrement méconnaître le caractère de Hanssens que d'attribuer sa brusque décision à un coup de tête.

En fait, le capitaine Hanssens avait depuis longtemps demandé, avec insistance, que la station de Léopoldville, base de l'occupation des territoires d'amont, fût rattachée au commandement du Haut-Congo. Cette demande, absolument raisonnable, n'avait jamais été accueillie. Elle fut représentée avec une insistance particulière, justifiée par les agissements du chef de poste de Léopoldville, le capitaine anglais Saulez, qui, abusant de sa situation indépendante, refusait à Hanssens les hommes et les ravitaillements que celui-ci demandait pour la bonne exécution de sa mission.

L'Administrateur Général ayant écarté cette fois encore la légitime revendication du commandant du Haut-Congo, celui-ci estima que la décision devait faire l'objet d'un appel immédiat et qu'il convenait — son terme de service étant d'ailleurs expiré — qu'il le portât lui-même à Bruxelles. Arrivé à Vivi, Hanssens revoit sir Francis de Winton, qui s'effraie des conséquences qu'entraîne sa décision et des responsabilités qu'elle lui fait assumer. Il revient sur celle-ci et retient avec satisfaction la décision que prend Hanssens, sur-le-champ, de différer sa rentrée en congé et de remonter dans le Haut.

Mais Hanssens a trop présumé de ses forces. Cet homme, d'une résistance physique et morale extraordinaire, qui, au cours des deux premières années de son séjour, n'avait jamais éprouvé malaise ou défaillance, qui s'était toujours senti dispos et ardent, qui dans l'action du jour se reposait des fatigues de la veille, qui avait enduré la faim, la soif, les rigueurs d'un ciel de feu, sans que sa bonne humeur fût entamée, depuis quelque temps payait son tribut au climat.

A Vivi, la fièvre ne le quitte pas et malgré les soins empressés du Dr Leslie, l'hématurie l'emporte.

Il meurt, le 28 décembre 1884, en disant : « Adieu les rêves, adieu à tous et à tout ».

Dans les milieux coloniaux et particulièrement parmi les pionniers et les vétérans, la mémoire du capitaine Hanssens est l'objet d'une véritable vénération. Les Coquilhat, les Van Gèle, les Liebrechts, qui furent directement sous ses ordres, eux-mêmes héros d'une magnifique épopée, tous ceux qui le connurent unissent leur voix pour proclamer que Hanssens fut en Afrique un grand chef, un grand cœur, un grand Belge.

Hanssens repose à Vivi.

En juillet 1890, Van Gèle et Le Marinel baptisèrent du nom de « Chutes Hanssens » les rapides qui arrêtaient leur reconnaissance du Bomu.

La ville de Furnes a élevé un monument à la mémoire de son illustre enfant.

On doit à la plume de Hanssens : *Les premières explorations du Haut-Congo*, lettres inédites, Congo Illustré, 1892. *Les Bayanzi : mœurs et coutumes*, Mouvement géographique, 1884. *Les services des transports entre Matadi et Manianga*, Mouvement géographique, 1891.

Lotar, P. L., *La Grande Chronique de l'Ubangi*, *Mém. de l'Inst. Royal Colon. Belge*, 1937. — Lajeune, Léo, *Le Vieux Congo*, Bruxelles, 1930. — Maxin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, 1913. — Boulger, *The Congo State*, London, 1894. — Chapaux, *Le Congo*, Rosez, Bruxelles, 1893. — Defester, *Pionniers belges au Congo*, Tamines, Duculot, 1927. — Poulaine, *Étapes africaines*, 1930. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*. — Jourdain et Van Halle, *Dict. encycl. de géogr.*, 1884-1885. — *Bulletin de la Soc. de Géogr. d'Anvers*, 1905-1907. — *Mouvement géographique*, 1885; 1890-1891. — *Congo illustré*, 1892. — Stanley Thomson, *Fondation de l'E. I. C.*, Bruxelles, 1933. — *Bulletin de l'Association des Vétérans*, 1939. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Bruxelles, Larcier, 1922. — *Notre Colonie*, 1930. — *Tribune congolaise*, 15 janvier 1929; 15 janvier 1925. — *Bulletin de la Société Royale Belge de Géogr.*, 1882; 1884; 1885; 1886. — Stanley, *Cinq années au Congo*. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 66, 74, 77, etc.